

## XX.

Le sentiment profond de douleur que la mort de Joséphine avait causé à Emile Dorvilliers et à sa famille, sans rien perdre de sa tendresse, finit peu à peu néanmoins, grâce au temps, par devenir moins âpre et moins amer. Après deux années, il n'était plus qu'un souvenir mélancolique qui revenait souvent apparaître à leur mémoire comme les vagues douleurs d'une cicatrice viennent rappeler une ancienne blessure. Ainsi l'a voulu la Providence, pour adoucir le fardeau pesant que les souffrances imposent à l'homme depuis le jour où il perçoit sa première pensée jusqu'au moment où le dernier soupir s'exhale de son sein. Si chacune de ces souffrances gardait leur désespoir dans toute son énergie, l'existence humaine ne serait plus qu'un long cri de douleur. Mais le miséricordieux père des hommes a laissé tomber sur eux, de ses mains puissantes, deux présents divins qui consolent et soulagent : l'espérance et l'oubli ; l'oubli, qui ôte au souvenir la douleur du passé ; l'espérance, qui déguise sous des fleurs les souffrances de l'avenir.

Donc, quoique tous les jours et pour ainsi dire à tous les instants, le nom de Joséphine se trouva sur les lèvres de Thérèse et de son mari, quoique madame Dorvilliers ne parlât jamais de sa fille sans que ses yeux s'emplissent de larmes, le calme, sinon le bonheur, avait reparu dans la maison d'Emile Dorvilliers. Le temps, grâce aux sages réformes et à l'activité laborieuse du négociant, y avait de même ramené l'aisance, et peu à peu chacune des privations imposées par la nécessité disparaissait pour faire place au bien-être qu'elle avait supprimé. Enfin François Muller avait placé dans ses bureaux, à Paris, Edouard Desvignes qui, par ce moyen, pouvait subvenir honorablement à l'existence de sa femme et faire oublier, par sa conduite régulière et son travail infatigable, les imprudences et les fautes qu'il avait commises.

Un soir, Emile venait de s'acquitter de la dernière somme qu'il devait aux négociants dont le généreux secours lui était venu si loyalement en aide, deux années auparavant ; c'était un résultat inespéré et qu'il était loin d'attendre si tôt. Aussi la satisfaction rayonnait-elle sur son visage, lorsqu'il vint retrouver sa femme et ses enfants qui l'attendaient pour souper avec son père, sa mère, et le vieux docteur Delloye.

« Emile a quelque bonne nouvelle à nous annoncer, dit Thérèse en se penchant pour présenter son front aux baisers de son mari. Je lis cela dans ses yeux.

— Nous avons assez subi d'épreuves amères pour que des jours heureux

nous arrivent, ajouta madame Dorvilliers en levant les yeux vers un portrait de Joséphine qui se trouvait dans le petit salon.

— Et quelles sont ces nouvelles ? » demanda le vieux monsieur Dorvilliers en s'appuyant sur sa canne pour écouter plus commodément.

Le docteur Delloye s'accouda sur son fauteuil, et les deux enfants se groupèrent devant Emile.

« D'abord, voici les pertes que j'ai éprouvées complètement réparées ; ma petite fortune se trouve libre et dans un état aussi prospère que je puisse l'espérer.

— Le Seigneur t'a béni, parce que tu mérites ses bénédictions, » interrompit madame Dorvilliers en lui tendant ses mains sexagénaires qu'il couvrit de baisers. Thérèse passa son bras sous le bras de son mari ; le vieillard battit des mains ; le docteur Delloye jeta une exclamation de bonheur, et les petits enfants se réjouirent de la joie générale, sans en comprendre les motifs.

« Ce n'est pas tout, reprit Emile dont la physionomie s'animait de plus en plus ; j'ai encore une autre nouvelle à vous apprendre, une nouvelle presque aussi bonne que celle-ci.

— Et laquelle ?

— Parle donc, Emile !

— Mon fils, qu'est-ce que cela peut être ?

— Dis, papa, dis papa !

— Un instant... Comme vous me pressez.

— Vous allez revoir bientôt d'anciens amis, des personnes que vous aimez.

— François Muller et sa femme ?

— Non, je ne vous annoncerai pas leur arrivée comme une nouvelle inattendue ; nous les voyons presque tous les mois, puisque les intérêts de François l'amènent ici fréquemment... Voyons ; vous ne devinez point ?... trois personnes que vous aimez, que vous chérissez, que vous n'avez point vues depuis près de six ans !

— Ma fille Blanche !

— Georges !

— Et notre petite cousine, ajoutèrent les enfants Oh ! quel bonheur ! comme nous allons jouer avec elle !

— Je reçois à l'instant la lettre qui vous cause tant de joie, continua Emile, dont la nouvelle produisait une si vive sensation sur l'auditoire. Georges arrive d'Amérique avec sa femme et son enfant. Débarqué depuis quatre jours à Dunkerque, nous l'embrasserons demain.

— Et nous lui ferons bonne réception ! » s'écria-t-on de toutes parts.

— 30 —

Le dernier mot de l'annonce. Dans une ville des États de l'Ouest, un bijoutier annonce à vendre : « Des pierres précieuses et qui brillent comme les larmes d'une jeune veuve. »

## LE VEUVAGE DE MA TANTE.

Suite et Fin.

Mais son soupir avait trouvé de l'écho ; il venait de retentir derrière elle distinct et prolongé. Elle tourna la tête de nouveau. N'ayant rien découvert, elle attribua ces bruits au vent qui pénétrait sans doute dans le corridor par quelque fenêtre mal jointe, et elle allait enfermer sa dernière boucle de cheveux dans une papillote lorsque tout à coup l'un des yeux du portrait de mon oncle s'anima d'un regard étrange.

C'était dans la glace, où le portrait, auquel elle tournait le dos, se reflétait directement, qu'elle avait aperçu ce regard. Un phénomène aussi singulier ne laissa pas de l'étonner, et, pour s'assurer du fait, elle appuya un instant sa tête sur une de ses mains, et regarda le portrait à travers ses doigts légèrement écartés, tandis que de l'autre main elle déplaçait un flambeau et en faisait tomber la lumière daplomb sur l'œil suspect.

L'œil ainsi frappé s'agita un instant en reflétant la lumière, puis il se voila tout à coup, comme offusqué de sa clarté trop vive par un éblouissement que ma tante crut reconnaître et qui était familier à mon oncle lorsqu'il croyait avoir à se plaindre de sa femme.

Ma tante pâlit, et un frisson de terreur la parcourut des pieds à la tête, car elle se trouvait seule et trop éloignée de ses domestiques pour qu'ils pussent répondre à son appel.

Mais son effroi fut court. C'était, nous l'avons dit, une dame résolue, dont les nerfs étaient solides et l'esprit positif.

Elle se leva en fredonnant un air d'une voix assurée, saisit le flambeau d'une main ferme, en dépit d'un regard foudroyant que lui lança, le portrait, et se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit brusquement. Puis, se précipitant dans le corridor, et de là dans l'escalier, elle tomba comme la foudre au milieu de ses domestiques, réunis dans la cuisine, les armes des premiers objets qui lui tombèrent sous la main, et se mettant à leur tête, reprit courageusement le chemin de sa chambre à coucher.

Bien que levée à la hâte, sa petite troupe avait un air respectable et faisant bonne contenance. Seule, la femme de chambre, qui n'avait pas osé rester dans la cuisine, trahissait son effroi en respirant des sels et en gémissant d'une façon lamentable.

— C'est un revenant ! s'écria-t-elle tout à coup.

— Un revenant ! répliqua ma tante d'un air indigné. S'il ose se montrer, je lui tords le cou sans miséricorde.

Puis, pénétrant dans sa chambre, où tout se trouvait dans l'état où elle l'avait laissé, et montrait le portrait